

faible —, le maire n'était pas plus ferré sur l'arithmétique que sur l'orthographe. Au bout d'un certain temps, il s'aperçut que la tâche était audessus de ses forces. Il ne voyait personne dans le village qui pût le suppléer. D'un autre côté, faire venir quelqu'un d'un village voisin ou de la ville, entraînerait une forte dépense. Et puis, il pourrait tomber sur un escroc : cela s'est déjà vu. Que faire ?

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'une pensée

soudaine vint l'éclairer. La maîtresse d'école, qui paraissait si capable ; ne pourrait-elle pas se charger de cette besogne ?

— Cela fera son affaire, se dit-il, et la mienne. Elle n'est pas trop payée ; je pourrai la dédommager un peu, ce qui lui fera du bien sans me causer trop de mal.

(A CONTINUER.)

LE RECIT D'UN VIEILLARD.

(Pour l'Album de la Minerve)

I

J'étais allé passer une journée chez un ami qui demeurait alors à cinq ou six lieues de mon village. Après avoir longtemps causé sur tout, excepté sur la politique, après avoir fait maints châteaux en Espagne et mille projets roses, nous nous donnions une bonne poignée de mains. Je me jetais dans la voiture et caché sous une bonne peau de buffle je prenais la route toujours chérie du foyer paternel. On était alors en janvier mil huit cent soixante-dix. L'Eglise célébrait ce jour-là l'adoration des mages ; les fidèles, nos bons canadiens, mangeaient le gâteau des Rois. La journée froide et tempétueuse faisait présager une nuit plus terrible encore. Le cheval reniflant la tempête allait bon train et mon automédon superbe interrogeait les quatre points cardinaux en astronome consommé. Il était tard et la bourrasque détachant des arbres qui bordent la route que nous suivions une neige épaisse et lourde nous la jetait à la figure. Notre monture allait toujours, mais les habitations se faisaient rares et le vent faisait tourbillonner de plus en plus fort la neige qui remplissait déjà la route. Il était neuf heures lorsqu'une lumière tremblante brilla au loin. C'était un refuge, je résolus de m'arrêter là et d'y passer la nuit. L'hospitalité chez les Canadiens est chose sacrée. Vous cherchiez en vain parmi eux un homme qui ait à se reprocher de n'avoir pas partagé son gîte avec l'étranger qui frappe à sa porte. N'aurait-il qu'un morceau de pain pour son repas du lendemain le voyageur attardé l'aura pour se reconforter.

Je frappai ; une voix me dit d'ouvrir et je poussai la porte. Le vent pénétrant avec moi dans ce réduit qu'il harcelait au dehors éteignit la lumière et nous nous trouvâmes dans une obscurité un peu tempérée par la lueur du poêle. Je m'excusai de cette mésaventure et j'allais commencer une diatribe contre la tempête quand je réfléchis qu'il valait mieux ramener la lumière. Quelqu'un m'avait devancé et je vis une main tremblante approcher une bougie sale et noire du foyer ardent. C'est alors que d'un rapide coup d'œil je pus mesurer la fortune de mon hôte. La maison basse et petite ne for-

maît qu'une seule pièce ou l'on distinguait une table, quatre chaises, un vieux cadre tout troué et une armoire qui menaçait ruine. Le tout exécutait une danse macabre chaque fois que le pied se posait un peu pesamment sur le plancher vermoulu. Je ne puis pas dire qu'il y avait un lit ; c'était plutôt un grabat. Enfin pour compléter ce lugubre tableau, deux vieillards, le mari et la femme sans doute, étaient en face de moi, debout l'un près de l'autre. Sur leur figure ridée se lisait autant le chagrin que le nombre des ans. Le mari s'approchant de moi m'offrit un siège. Ils n'avaient pas encore rompu le silence. Ils semblaient étonnés de voir un étranger. Pour moi je vous avouerai que je fus frappé de leur dignité au milieu de tant de misère.

II

Il fallait expliquer ma brusque entrée à cette heure et cette visite inattendue au milieu de la nuit. C'est ce que je fis en peu de mots après avoir rejoint, près du poêle, le cocher qui se chauffait déjà les pieds. Je leur parlai de ma promenade, de la tempête qui nous avait surpris en route et dont les rafales horribles faisaient craquer la mesure comme le feu faisait craquer le peu de bois sec que contenait le poêle. Je compris que leur demander l'hospitalité pour la nuit c'était les mettre dans un grand embarras. Aussi je changeai mes plans et je résolus, non d'y passer la nuit, mais d'écouter pendant la veillée l'histoire de ces deux intéressants vieillards.

— Pardon, vénérables gens, leur dis-je, de vous avoir ainsi troublés ; mais je vous avoue franchement que nous avons grand besoin de nous reposer un instant et de réchauffer un peu nos membres engourdis.

— Soyez les bienvenus, répondit-il. Il ne sera pas dit que les Dufour, même dans la misère, ont refusé un gîte aux voyageurs. Mais votre monture va souffrir de la tempête. Nous avons une étable ; quelque petite et délabrée qu'elle soit, elle peut offrir un abri à votre cheval.

Et il sortit avec le charretier. Trois minutes plus tard ils rentraient. Le vieillard portait une brassée de bois dont il emplît le poêle pendant que la femme